

Dossier - Le rôle de la culture

Doc.1 - MONTAIGNE, *Les Essais*, « Des Cannibales », 1580

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. [...] Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres.

Doc.2 - Emile ZOLA, *L'Assommoir*, 1877

La nudité sévère de l'escalier les rendit graves. Un huissier superbe, en gilet rouge, la livrée galonnée d'or, qui semblait les attendre sur le palier, redoubla leur émotion. Ce fut avec un grand respect, marchant le plus doucement possible, qu'ils entrèrent dans la galerie française.

Alors, sans s'arrêter, les yeux emplis de l'or des cadres, il suivirent l'enfilade des petits salons, regardant passer les images, trop nombreuses pour être bien vues. Il aurait fallu une heure devant chacune, si l'on avait voulu comprendre. Que de tableaux, sacrédié ! ça ne finissait pas. Il devait y en avoir pour de l'argent. Puis, au bout, M. Madinier les arrêta brusquement devant le Radeau de la Méduse ; et il leur expliqua le sujet. Tous, saisis, immobiles, ne disaient rien. Quand on se remit à marcher, Boche résuma le sentiment général : c'était tapé.

Dans la galerie d'Apollon, le parquet surtout émerveilla la société, un parquet luisant, clair comme un miroir, où les pieds des banquettes se reflétaient. Mademoiselle Remanjou fermait les yeux, parce qu'elle croyait marcher sur de l'eau. On criait à madame Gaudron de poser ses souliers à plat, à cause de sa position. M. Madinier voulait leur montrer les dorures et les peintures du plafond ; mais ça leur cassait le cou, et ils ne distinguaient rien. Alors, avant d'entrer dans le salon carré, il indiqua une fenêtre du geste, en disant :

« Voilà le balcon d'où Charles IX a tiré sur le peuple. »

Cependant, il surveillait la queue du cortège. D'un geste, il commanda une halte, au milieu du salon carré. Il n'y avait là que des chefs-d'œuvre, murmurait-il à demi-voix, comme dans une église. On fit le tour du salon. Gervaise demanda le sujet des Noces de Cana ; c'était bête de ne pas écrire les sujets sur les cadres. Coupeau s'arrêta devant la Joconde, à laquelle il trouva une ressemblance avec une des ses tantes. Boche et Bibi-la-Grillade ricanaient, en se montrant du coin de l'œil les femmes nues ; les cuisses de l'Antiope surtout leur causèrent un saisissement. Et, tout au bout, le ménage Gaudron, l'homme la bouche ouverte, restaient béants, attendris et stupides, en face de la Vierge de Murillo.

Le tour du salon terminé, M. Madinier voulut qu'on recommençât ; ça en valait la peine. Il s'occupait beaucoup de madame Lorilleux, à cause de sa robe de soie ; et, chaque fois qu'elle l'interrogeait, il répondait gravement, avec un grand aplomb. Comme elle s'intéressait à la maîtresse du Titien, dont elle trouvait la chevelure jaune pareille à la sienne, il la lui donna pour la Belle Ferronnière, une maîtresse d'Henri IV, sur laquelle on avait vu un jour un drame, à l'Ambigu.

Puis, la noce se lança dans la longue galerie où sont les écoles italiennes et flamandes. Encore des tableaux, toujours des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas, des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête. M. Madinier ne parlait plus, menait lentement le cortège, qui le suivait en ordre, tous les cous tordus et les yeux en l'air. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle de lumière des Hollandais. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient encore les copistes, avec leurs chevalets installés parmi le monde, peignant sans gêne ; une vieille dame, montée sur une grande échelle, promenant un pinceau à badigeon dans le ciel tendre d'une immense toile, les frappa d'une façon particulière. Peu à peu, pourtant, le bruit avait dû se répandre qu'une noce visitait le Louvre ; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire ; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé ; tandis que les gardiens, les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit. Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les parquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles.

Qu'est-ce que la culture ? Vous avez chacun votre définition, je suggère celle-ci : la culture est une prise de conscience par l'individu de sa personnalité d'être pensant, mais aussi de ses rapports avec les autres hommes et avec le milieu naturel. De telle sorte qu'un homme cultivé est un homme qui se conçoit et qui, en même temps, se situe ; ce n'est pas un anarchiste, ce n'est pas un individu isolé, il est membre de sa collectivité, il est membre de l'univers, il est membre de l'espèce humaine ; il a des rapports avec la terre, avec les autres hommes et il cherche à les connaître. Dans ces conditions, la culture est une conception personnelle de la vie en tant que conçue par un individu.

Pour être cultivé, il n'est pas nécessaire d'être instruit livresquement, Ce qui est important, c'est l'opération de la prise de conscience de la personnalité et celle qui consiste à se situer. [Je vous dirai tout à l'heure qu'à mon avis un artisan, un paysan de la tradition française, est, par essence, un homme cultivé ; beaucoup plus cultivé que tel Américain, mécanisé au maximum, chef d'industrie que je considère comme inférieur en tant qu'être humain.]

Ce serait donc une erreur de considérer la culture comme une affaire de livres, comme une affaire de bibliothèque ou de strict enseignement, c'est beaucoup plus profond que cela. // Cependant c'est principalement par les livres et par l'enseignement que l'on peut apprendre la culture.

Comment est-ce qu'on l'acquiert ? D'abord par l'observation personnelle, par la réflexion personnelle et lorsque votre métier comporte la culture, alors l'expérience du métier est la fondation de la plus belle culture qui soit au monde, la vieille culture de l'artisan, du paysan qui connaît sa terre, ses instruments, son climat, les possibilités de son domaine et ses limitations ; j'appelle cela une culture, même si le paysan ne savait pas lire. Pour moi, la réflexion personnelle est à la base de la culture et celui qui ne réfléchit pas individuellement a beau être un homme chargé de science, il ne sera pas un homme cultivé.

D'autre part, la lecture est un élément absolument essentiel pour connaître ce que les grands penseurs ont imaginé de la vie et des hommes, de même que la conversation. Cette dernière est un élément fondamental de la culture et même, dans certains cas, elle peut remplacer la lecture. [Dans une ville comme Paris, il est plus difficile de lire qu'en province ; les hommes de province sont beaucoup plus cultivés que les Parisiens par la connaissance qu'ils ont de la littérature parce qu'ils disposent de leurs soirées. Mais le Parisien se rattrape dans une certaine mesure par la conversation, conversation mondaine dans le sens le plus général, conversation avec les collègues, et des collègues d'une formation différente de la sienne.] Elle vous sort de votre milieu, par le contact avec des gens qui ont une formation autre que la vôtre.

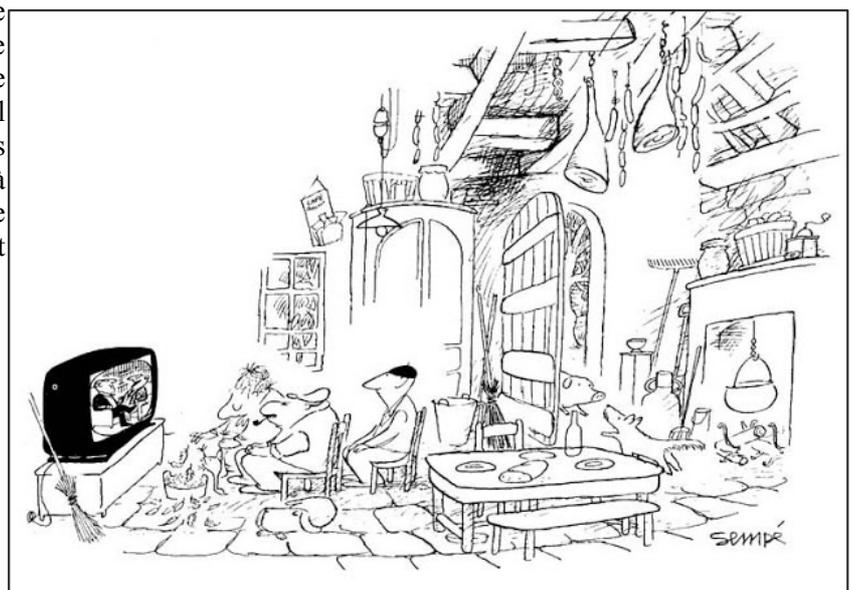
Mais que vous appreniez par la lecture ou par la conversation, par les yeux en lisant ou par l'oreille en écoutant, c'est toujours une affaire de contact.

Enfin, pour être un homme cultivé, il faut avoir assimilé, consciemment ou inconsciemment tout l'apport séculaire de la civilisation, tout ce que la tradition des siècles antérieurs a donné à l'homme.

Cette assimilation peut se faire par la lecture, par l'enseignement, par la conversation, par une espèce d'osmose, en respirant dans un certain climat ; de la même manière que l'enfant est formé par l'atmosphère familiale et par les conversations qu'il entend à la table de famille, l'homme appartenant à une civilisation est formé par l'air même qu'il respire, par les maîtres qu'il a, par les amis qu'il rencontre, j'en reviens donc toujours à cette conception que l'opération essentielle ici c'est la prise d'individualité quel que soit le moyen par où vous l'obtenez.

[Conférence du 6 janvier 1953
publiée par le Centre national
de documentation pédagogique.]

Doc.4 - SEMPE



- Maintenant, je voudrais vous poser la question que doivent se poser tous nos spectateurs : Comment votre concept onirique à tendance kafkaïenne coexiste-t-il avec la vision sublogique que vous vous faites de l'existence intrinsèque ?

Jacqueline de Romilly, normalienne et agrégée des lettres, première lauréate du concours général, première femme à entrer au Collège de France, publie après 50 ans d'enseignement ce cri de désespoir : L'Enseignement en détresse. « Quand on voit craquer de partout une institution à laquelle on a consacré sa vie, on n'a le choix qu'entre le désespoir et la protestation. J'ai choisi la protestation et le témoignage. »

Le monde actuel est complexe, changeant. L'idée du législateur semble être qu'il faut donc faire à ces complexités et à ces changements la plus grande place possible, afin d'y habituer les jeunes en leur enseignant les données : les données sociales, en premier lieu, évidemment, et aussi les données politiques, techniques – en bref, l'actualité. [Cela leur plaira plus, les intéressera plus, dans la mesure où l'enseignement rejoindra la presse, la télévision, les débats de la table familiale ou du groupe syndical. Ils ne seront pas désorientés, parce qu'ils seront immédiatement insérés, jetés dans le bain.]

Je voudrais plaider, de toute mon âme, pour une démarche exactement inverse. Je crois que la force de tout enseignement par rapport aux « événements qui font l'histoire du monde » est d'imposer aux esprits un détour. Si l'on veut s'orienter convenablement, dans une promenade au cours de laquelle on doit retrouver son chemin, il faut prendre, en pensée, du recul. Il faut se retourner, voir d'où vient le chemin que l'on est en train de parcourir et où sont les repères, recourir à une carte, sur laquelle le paysage confus, masqué de buissons et d'arbres, d'ombres et de creux, se ramène à un tracé schématique, couvrant un horizon bien plus étendu et qui soudain rend compte du paysage. Il en va de même dans les choses de l'esprit.

Complexe, notre société ? Ô combien ! Mais dans ce cas, pour l'appréhender, pour la comprendre, pour en comprendre les problèmes et les tendances, il faut précisément faire le détour et apprendre à connaître d'autres sociétés plus simples. Je crois que, dans l'ordre des conduites humaines, les problèmes peuvent être posés avec une force accrue, lorsque se découvre, au niveau de la famille ou de la cité, le premier exemple éclatant d'un dilemme humain : la mort d'Antigone et la mort de Socrate aident à comprendre l'héroïsme et à le sentir sans sa simplicité absolue.

École vient d'un mot grec signifiant « loisir ». L'étude doit être à la pause féconde et enrichissante où l'on s'arme pour la vie et pour la réflexion, et où l'on entre en possession de tout un trésor humain, que plus tard on n'aura plus, en général, ni le temps ni l'occasion de découvrir. Peu importe que les jeunes, au sortir de l'université, soient un peu hors du temps, un peu trop entourés d'amis tels que Socrate ou Descartes, Antigone ou Ruy Blas, Virgile ou Rimbaud : la télévision, la radio, le cinéma, rétabliront, toujours bien assez vite, l'équilibre. Mais si ce sont juste de petits énarques ou de petits syndiqués bien au courant des dernières réglementations et du cours des monnaies, qui rétablira l'équilibre ? Pour tout, il faut du temps, et des exercices austères. Il est besoin de ce qui paraît être inutile et inactuel. C'est cela que l'on appelle la culture, au sens actif du terme.

La question "Ça sert à quoi ?" en appelle immédiatement une autre : "Pourquoi faudrait-il que cela serve à quelque chose?" Question bateau d'épreuve philo du bac, peut-être, mais, l'époque étant ce qu'elle est, où individualisme et rentabilité sont les deux principaux moteurs d'un monde qui ne prend plus guère le temps d'apprendre ni de réfléchir, il n'est pas absurde de se la poser. Les langues contemporaines fourchent ou méprennent, c'est selon - on se souvient du "Zadig et Voltaire" de Frédéric Lefebvre [secrétaire d'Etat au Commerce], du plus récent "Barthès" prononcé par Nicolas Sarkozy en lieu et place de Barthes. Qui tendraient à prouver que l'on peut devenir ministre ou président de la République sans être littéraire, et, partant, cultivé. Et qu'ainsi, à la question posée, on pourrait, cyniquement, répondre : "A rien." Le paradoxe étant qu'"il existe peu de pays où le péché de carence de culture générale suscite de si nombreuses et virulentes réactions", fait remarquer Normand Baillargeon. Selon lui, nous nageons dans des eaux paradoxales : la culture est perçue comme un vernis dont on doit se doter le plus rapidement possible, sous peine d'être socialement inapte; dans le même temps, elle est soupçonnée d'être excluante, "occidentaloctriniste" et essentiellement misogyne, car oublieuse d'une énorme partie de ce qui fait les lettres et l'art au féminin. « Pour aggraver les choses, certains départements universitaires sont menacés de fermeture », rappelle-t-il. "Faire ses humanités", au sens où l'entendait l'école de la République, est une expression aussi désuète que décalée, se lamente Alain Finkielkraut depuis des décennies. Nos aînés ne cessent de pleurer un niveau de culture générale tristement tiré vers le bas. Le système scolaire s'est en effet tellement "massifié" que ce ne peut être qu'au prix de concessions sur l'exigence.

Denis Kessler est le PDG de Scor, groupe français de réassurance (assurance des sociétés d'assurance).

Quelle place pour la culture en entreprise ?

La culture générale est d'abord un perfectionnement de soi, un attrait de la personnalité, un élément clef du capital humain. Elle n'est pas directement utile à l'exercice de la profession, au sens instrumental de l'utilité : il n'est pas utile à la charpenterie ou à la gestion financière d'avoir une connaissance approfondie de la philosophie kantienne, des Opéras de Wagner, ou de la peinture impressionniste. Cela étant, la culture est un élément déterminant de la vie en société, donc du comportement humain dans les relations de travail que l'on pratique au quotidien, avec ses collaborateurs, ses clients, ses fournisseurs, ses actionnaires. Un individu disposant d'une culture générale sera probablement plus capable de se comporter dans une entreprise confrontée à la société globale, multipolaire, métissée ou "nomade" qu'une personne ne disposant que de la compétence d'adaptation à son métier. Rappelons quelques caractéristiques de la culture générale, portable, patrimoniale, transmissible et illimitée : la culture générale est "portable" car elle appartient définitivement à l'individu, qui peut l'emporter en quelque sorte avec lui lorsqu'il change d'entreprise. La culture générale est "patrimoniale" : il faut l'accumuler dans le temps et l'entretenir sans cesse. La culture générale est "transmissible" : on l'apprend d'autrui, on la transmet à autrui. La culture générale est illimitée : elle ne cesse de s'élargir. On pourrait enfin dire que la culture générale ne s'oppose jamais à une culture particulière. Chacun peut choisir un domaine de prédilection, la poésie moderne, ou la musique baroque, le cinéma noir ou les naines blanches, tout en s'intéressant aux autres dimensions de la vie sociale, artistique, politique, économique, etc. La culture générale est affaire d'humilité : quel que soit son niveau de culture générale, au terme de sa vie, on restera un grand ignorant...

La culture générale peut-elle constituer un atout dans la vie professionnelle ?

La culture générale est assimilable à un humanisme éclairé : pour l'acquérir il faut être à l'écoute des autres, accepter le dialogue, s'ouvrir l'esprit. Pour la partager, il faut faire acte de pédagogie, faire un effort de conviction, de respect mutuel. C'est ce qui fonde le management humain, et bien souvent structure les relations commerciales durables fondées sur la confiance, qui est la caractéristique fondamentale des marchés. Adam Smith avait coutume de dire que le marché commençait avec la loyauté. Le commerce des idées, qui permet la diffusion de la culture générale dans en société donnée, a quelques analogies avec le commerce des biens et des services, qui suppose des échanges permanents, renouvelés, égaux !

Prenons un exemple d'utilité de la culture générale pour un économiste : s'il connaît l'histoire, il sera capable de mieux interpréter les faits contemporains. Je suis frappé de la qualité et de la pertinence des analyses actuelles de la crise et des propositions de solutions, toutes clairement inspirées d'une connaissance et d'une analyse approfondie de la crise de 1929.

J'insisterai aussi sur le fait que la culture générale est d'abord une ouverture à la diversité du monde et que, dans les entreprises multipolaires, plurinationales, globales, elle est indispensable à la conduite et au fonctionnement des organisations. Apprendre, comprendre, connaître les civilisations chinoise, japonaise, indienne si éloignées de nos schémas référentiels est évidemment facteur d'efficacité dès aujourd'hui et demain plus encore. Connaître l'histoire des religions est indispensable à qui veut développer des activités financières aujourd'hui dans le monde. Et lire des romans venant des quatre coins de la planète permet de comprendre le comportement et les attentes de ses clients ou de ses collaborateurs.

J'ajoute enfin que la connaissance des sciences sociales - anthropologie, ethnologie, sociologie, psychologie, philosophie, etc. - est d'une grande utilité pour la compréhension de toute entreprise. Il y a souvent plus de ressemblances entre les comportements tribaux observés par les anthropologues et les comportements observés dans les entreprises qu'on le prétend ! Le potlatch existe dans les organisations comme dans les tribus indiennes, le don et le contre don également, la recherche du bouc émissaire certainement...

1- potlatch : cérémonie pratiquée par certaines tribus au cours de laquelle des clans rivalisent de prodigalité, soit en détruisant des objets leur appartenant, soit en faisant des dons au rival qui est contraint à son tour à donner davantage.

Doc.8 - Madame.lefigaro.fr - 27/05/2012 - « La culture générale, privilège de classe ? »

En décidant, fin 2011, de supprimer l'épreuve de culture générale au concours d'entrée de Sciences Po dès 2013, Richard Descoings lançait la polémique. Depuis, le débat s'emballe. Source d'inégalités, outil à fabriquer des élites ? Au contraire ! Deux femmes de lettres répondent : Marie Desplechin est auteure pour la jeunesse, romancière ; Danièle Sallenave est académicienne, agrégée de lettres.

Madame Figaro. - Pourquoi, selon vous, la suppression de l'épreuve de culture générale de certains concours provoque un tel tollé ?

Marie Depleschin. - C'est la vraie question... Car, au fond, il n'y a pas de drame à ôter une épreuve qui consiste à

demander à un futur étudiant de Sciences Po qui vient de passer son bac avec six mois de philo dans les jambes d'écrire une dissertation sur la beauté ou sur l'amour... Il y a de fortes chances que sa copie soit un ramassis de sottises ou de lieux communs. Ce n'est donc pas ce débat-là qui enflamme les esprits mais bien un autre.

Danièle Sallenave. - Je partage l'interrogation de Marie. L'hostilité à l'égard de la culture générale est troublante : c'est elle qui aide à devenir adulte et à se développer toute la vie. D'un autre côté, cette culture générale recouvre, par définition, tous les domaines, l'art, la géographie, l'histoire... et on peut donc craindre que la familiarité avec ces sujets-là ne soit plus grande chez les enfants de bourgeois ou d'intellectuels, où ils seraient plus souvent évoqués, que chez les enfants de milieux moins favorisés. Mais plutôt que de vouloir supprimer la culture générale, pourquoi ne pas envisager d'en donner les bases à tous ? Si l'école faisait correctement son travail, on ne serait pas en train de se demander si elle est, oui ou non, discriminante.

Comment la définiriez-vous ?

M. D. - Pour moi, c'est l'idée que l'on se fait de ce qu'il serait de bon ton de savoir. C'est la croyance partagée dans un bagage nécessaire : un consensus un peu arbitraire.

D. S. - La culture générale, ce n'est pas de savoir qui a écrit *Antigone* ou d'avoir lu *La Chartreuse de Parme*. Ni de bien distinguer Monet de Manet. Mais plutôt d'avoir réfléchi à la question des droits de l'homme, des droits de la femme, au totalitarisme, à la démocratie, aux problèmes de pollution, de pauvreté, aux institutions. C'est un solide bagage qui permet de se situer face aux grandes questions personnelles et collectives. C'est à l'école d'en donner les rudiments.

La culture générale, pour vous, est-ce du luxe ?

D. S. - Absolument pas. C'est ce qui permet de se situer dans le monde. C'est ce qui cimente une nation. Elle permet de sortir de l'enfermement. Un enfant, autrefois, était enfermé dans le village, l'école, la maison, la cure. Aujourd'hui, il est enfermé dans la cité avec ses cassettes pornos – oui, ils me le disent, ils sont très libres – et ses jeux vidéo. Il n'a pas de vision sur le vaste monde. On a donné ce sujet au concours d'entrée de gardien de la paix : « Marie Curie a eu le prix Nobel en 1911 mais elle n'avait pas le droit de voter. Qu'en pensez-vous ? » C'est un très bon sujet de réflexion. Vous comprenez, pour moi, avoir de la culture générale, c'est « en avoir dans le chou ». C'est avoir du « gingin », comme disait ma grand-mère. De la jugeote. Pour ça, il faut pouvoir comparer, donc avoir le plus de références possible dans tous les domaines.

Doc.9 - J.M.G Le Clézio, *L'extase matérielle*, 1967

Pour dire d'un homme qu'il est civilisé, on dit souvent "cultivé". Pourquoi ? Qu'est-ce que cette culture ? Souvent, trop souvent, cela veut dire que cet homme sait le grec ou le latin, qu'il est capable de réciter des vers par coeur, qu'il connaît les noms des peintres hollandais et des musiciens allemands. La culture sert alors à briller dans un monde où la futilité est de mise. Cette culture n'est que l'envers d'une ignorance. Cultivé pour celui-ci, inculte pour celui-là. Etant relative, la culture est un phénomène infini ; elle ne peut jamais être accomplie. Qu'est-il donc, cet homme cultivé que l'on veut nous donner pour modèle ?

Trop souvent aussi on réduit cette notion de culture au seul fait des arts. Pourquoi serait-ce là la culture ? Dans cette vie, tout est important. Plutôt que de dire d'un homme qu'il est cultivé, je voudrais qu'on me dise : c'est un homme. [...] La culture n'est rien ; c'est l'homme qui est tout. Dans sa vérité contradictoire, dans sa vérité multiforme et changeante. Ceux qui se croient cultivés parce qu'ils connaissent la mythologie grecque, la botanique, ou la poésie portugaise se dupent eux-mêmes. Méconnaissant le domaine infini de la culture, ils ne savent pas ce qu'ils portent de vraiment grand en eux : la vie.

Ces noms bizarres et insolites qu'ils lancent dans leurs conversations m'irritent. Croient-ils m'impressionner vraiment avec leurs citations, leurs références aux philosophes présocratiques ? Leur prétendue richesse n'est que pauvreté qui se masque. La vérité est à un autre prix. Savoir ce qu'un homme comprend de misère, de faiblesse, de banalité, voilà la vraie culture. Avoir lu, avoir appris n'est pas important. L'art, respectable entité bourgeoise, signe de l'homme cultivé, civilisé, de l'homme du monde, de *l'honnête homme* : mensonge, jeu de société, perméabilité, futilité. Etre vivant est une chose sérieuse. Je la prends à coeur. Je ne veux pas qu'on déguise, qu'on affabule. Si l'on fait ce voyage, il ne faut pas que ce soit en "touriste" qui passe vite et se dépêche de ne retenir que l'essentiel, ce pauvre essentiel qui permet de briller à peu de frais, en parlant du "Japon" ou du "mythe taumachique dans l'oeuvre d'Hemingway". Les détails de la vie sont bien plus enivrants.

Certes, le produit des hommes n'est pas négligeable. Lire Shakespeare, connaître l'oeuvre de Mizogushi est aussi important. Mais que celui qui lit Shakespeare ou qui regarde Mizogushi le fasse de toute son âme, et pas seulement pour sacrifier au snobisme de la culture. [...] La culture n'est pas une fin. La culture est une nourriture, parmi d'autres, une richesse malléable qui n'existe qu'à travers l'homme. L'homme doit se servir d'elle pour se former, non pour s'oublier. Surtout, il ne doit jamais perdre de vue que, bien plus important que l'art et la philosophie, il y a le monde où il vit. Un monde précis, ingénieux, où chaque seconde qui passe lui apporte quelque chose, le transforme, le fabrique. Où l'angle d'une table a plus de réalité que l'histoire d'une civilisation, où la rue, avec ses mouvements, ses visages familiers, hostiles, ses séries de petits drames rapides et burlesques, a mille fois plus de secret et de pénétrabilité que l'art qui pourrait l'exprimer.